

PÈLERINAGE AUX SOURCES DU GANGE

*J'ai levé les yeux vers les monts...
O ma joie, quand on m'a dit :
Nous allons à la demeure de Iahvé...
C'est là que montent en foule
les tribus du Seigneur...
Elles s'en iront ainsi de hauteur en hauteur,
et Dieu leur apparaîtra en Sion...*

(Psaumes 121, 122, 84)

I

Chaque année, le peuple d'Israël marchait vers le haut-lieu de Jérusalem. Il y montait pour adorer Iahvé en son temple, choisi par Lui pour établir sa demeure terrestre.

Jésus, lui aussi, accomplit ce pèlerinage, mêlé aux fils de son peuple. Et son ultime montée à Jérusalem le mena au Calvaire.

Chaque année aussi, les foules de l'Inde s'en vont en pèlerinage aux lieux saints des Himalayas, au mont Kailas, aux sources du Gange.

Partout, la même réponse de l'homme à l'appel qui lui vient des hauteurs où, instinctivement, il situe le séjour de Dieu, son Créateur.

Irrésistiblement il y monte, comme pour retourner à sa « source », là-haut, d'où viennent toutes les eaux : celles qui se répandent par toute la terre pour la féconder, celles aussi où mystiquement vont s'abreuver les âmes.

Jérusalem elle-même n'est-elle pas une source, ainsi qu'il fut révélé au prophète Ezéchiel ? Sous le seuil de son Temple, à l'Orient, naissait un fleuve, qui subitement s'enflait ; il couvrait bientôt la Terre sainte tout entière et portait partout, jusqu'à la mer, ses eaux bénies et vivifiantes.

Les grands pics des Himalayas, la cime de l'Univers, l'effort suprême de la Terre pour atteindre le Ciel.

Tendant au plus haut qu'ils peuvent, ils s'élancent vers le firmament, comme pour capter ces eaux d'en-haut dont parle la *Genèse*.

Pour les capter et les faire retomber sur la terre : torrents impétueux d'abord qui déchireront le flanc de la montagne, plus tard rivières apaisées qui traverseront la plaine et la rendront fertile, pour le bien-être et la joie des hommes.

Car les sources du Gange, ce sont moins ces glaciers aux lèvres desquelles filtrent ses premières eaux que ces grands sommets piqués en plein ciel — lieu de la rencontre du monde d'en-haut, inaccessible, d'où vient pourtant l'homme et où il va, et du monde d'en-bas, où se déroule sa provisoire vie terrestre.

Le mythe hindou l'avait bien vu, qui fit du Gange un fleuve céleste. Shiva, le dieu par excellence des montagnes, le reçut au nom des hommes sur son chef, et sur tout son corps en laissa couler les eaux de grâce.

Shiva, c'est l'ascète qui médite dans les ravines et les gorges des Himalayas, creusant plus profondément au dedans de soi, parvenant aux sources de l'Être, accédant à la Présence.

II

Le mont Kailas est désormais interdit aux pèlerins. Les nouveaux maîtres de la Montagne n'en connaissent plus le secret. Ils voudraient en extirper jusqu'au souvenir dans le cœur des hommes. Mais ces maîtres d'un jour passeront, et le Kailas demeurera. Les pèlerins reviendront se plonger dans le lac Manasarovar et faire le tour de la montagne sacrée entre toutes.

Les foules continuent de monter aux autres sanctuaires, Gangotri, Kédarnath, Badrinath, les lieux où prennent leur source les trois branches maîtresses du Gange, la Bhaguirati, la Mandakini, l'Alakananda.

Le pèlerinage commence à Haridwar, la « Porte de Hari », l'un des lieux les plus saints de l'Inde. C'est là que le Gange — la *Ganga*, comme on dit ici, car c'est une mère — pénètre dans la plaine. Peu à peu, en effet, la vallée du fleuve s'est élargie, les crêtes qui l'enserraient se sont écartées et abaissées. Finalement, entre deux derniers contreforts, couronnés chacun d'un temple, la Ganga, telle une reine, sort majestueusement de son palais de rochers et de nuages.

C'est ici d'abord, à Haridwar, que doit se prosterner le pèlerin. Il doit se plonger dans les eaux encore toutes bouillonnantes de leur descente vertigineuse, il doit s'y abreuver et comme en obtenir la bénédiction qui, seule, lui donnera accès au sanctuaire intérieur : nul, en effet, ne peut jamais monter jusqu'aux sommets de grâce et parvenir à sa source si d'abord la grâce elle-même ne l'a prévenu. C'est ici que, au long des siècles, les fidèles adorèrent, les ascètes se cachèrent et cherchèrent Dieu. C'est ici que dès les temps védiques, les rishis faisaient monter la flamme et l'encens de leurs sacrifices.

Remontant alors le cours du Gange, le pèlerin passe par Rishikesh, la cité des sadhous, et parvient à Dévaprayag, le « confluent divin », où se réunissent les branches originelles du fleuve et où le Gange reçoit son nom.

Les rites traditionnels une fois accomplis dans les eaux du confluent sacré, il poursuit sa route le long de la Bhaguirati, traverse Tehri, l'ancienne capitale de Garhwal, s'arrête à Uttarkashi, la Bénarès (ou Kashi) du nord (*uttara*), et atteint enfin Gangotri. Il adore aux sources, se plonge avec foi dans les eaux glacées et, portant précieusement avec lui une urne remplie de l'eau sainte, redescend le long du torrent. A Malla, il s'engage dans la pleine montagne, la traverse et rejoint au Kédarnath les sources de la Mandakini, la rivière qui semble tomber du ciel. De Kédarnath, il va jusqu'au

Gouptakashi, traverse à nouveau la montagne, adore au sanctuaire le plus élevé des Himalayas, le Toug-Nath, à près de quatorze mille pieds, et parvient ainsi au dernier sanctuaire, Badrinath, le plus fréquenté de tous, aux sources de l'Alakananda.

Avec le Gange ensuite, il retourne chez les hommes ; la montagne, elle, s'appelle *deva-bhouni*, la « terre des dieux ».

Sur la route du retour cependant, il ne laisse pas de s'arrêter pour offrir et adorer encore, particulièrement à chaque *prayag* ou confluent, où le fleuve reçoit le tribut des eaux qui, de toutes parts, se dirigent vers lui et viennent perdre leur identité dans la sienne : Vichnou-prayag, Nanda-prayag, Karna-prayag, Roudra-prayag..

Le pèlerinage complet s'étend sur plus de mille kilomètres et dure au moins trois mois. On le fit, on le fait encore de nos jours. Mais actuellement les pèlerins devenus pressés le coupent souvent en plusieurs voyages et surtout utilisent de plus en plus les autocars qui, chaque année, s'avancent un peu plus loin, à mesure que des routes nouvelles se creusent plus avant dans la montagne. Cependant entre l'arrêt dernier des cars et le lieu final du pèlerinage, il reste encore — et Dieu merci, il restera pour des années à venir — de longs kilomètres qu'il faut à tout prix accomplir par ses propres moyens, peinant et haletant, le nom de Dieu au cœur et sur les lèvres. D'ailleurs routes et véhicules sont tels que l'ascèse qu'ils imposent ne le cède que de bien peu à celle de la marche elle-même.

C'est de toute l'Inde que l'on vient en pèlerinage aux Himalayas, mais ce sont naturellement les provinces du Nord qui fournissent le plus fort contingent de pèlerins. Le Sud est si loin, la langue n'est pas la même, et surtout le Sud a, lui aussi, ses lieux saints, qui ne le cèdent en rien, dit-on là-bas, à ceux de la montagne nordique, son Arounachala, par exemple..

Cependant les plus fidèles de tous, ce sont toujours les paysans du Rajasthan, avec leurs turbans hauts en couleurs

et les saris non moins brillants de leurs femmes. La pauvreté ne les arrête pas, ni les difficultés du voyage. Ils partent chaque jour par centaines de l'un ou l'autre de leurs villages, sous la conduite de l'un d'entre eux, déjà monté aux saintes sources. Ils s'entassent dans les trains bondés, chargés de leurs hardes et portant leurs provisions. Ils s'arrêtent le soir dans quelque gare, y font cuire leurs galettes de maïs ou de froment, s'étendent à même le quai pour la nuit et, au petit matin, reprennent le premier train qui passe. Au bout de trois ou quatre jours enfin, ils atteignent Haridwar. Ils contemplent la Ganga, la mère tant désirée, et s'engagent dans les saintes montées.

III

Le pèlerinage commence dès que la neige a cessé de recouvrir les sanctuaires et de rendre impraticables les pistes qui y conduisent.

L'hiver, dit-on, ce sont les *gandbarvas* — sortes d'anges de la mythologie pouranique — qui assurent le service liturgique dans les temples de la haute montagne. Quelques ermites aussi y résident, bloqués dans leurs huttes par la neige, témoins de la Présence.

Vers le milieu de mai, les foules commencent donc à venir aux Himalayas, remplissent Haridwar et Rishikesh, s'égrènent le long des sentiers de la montagne.

Y viennent tous les âges, toutes les conditions.

Y viennent même des enfants, des bébés de quelques semaines, portés aux bras de leurs mères. Y viennent des vieillards appuyés sur leurs bâtons, de pauvres femmes toutes courbées, se traînant péniblement.

Y viennent aussi les *babous*, les gens d'importance. Ceux-ci voyagent à dos de mule, suivis d'une armée de coolies portant sur leurs épaules, ou attachés à la courroie sur leurs fronts, les volumineux bagages dont ne sauraient se passer les pèlerins distingués. Les femmes et les enfants des babous sont portés en litière ou bien dans des hottes, à dos d'homme.

Mais ce sont les pauvres et les humbles, ceux que béatifiera l'Évangile, qui forment la grande masse de cette procession ininterrompue remontant le cours du Gange. Pieds nus ou chaussés de mauvaises sandales, le bâton à la main, le sac sur l'épaule ou, pour les femmes, le ballot sur la tête, ils s'en vont, sans rien regarder, peinant, mais joyeux, chantant le nom du Seigneur.

Le soir, ils s'arrêtent aux *dharmasala*, les caravansérails de l'Inde. Ils achètent aux rares boutiques du hameau — et les prix augmentent à chaque étape — un peu de farine, du riz, des lentilles, rassemblent quelques copeaux, font du feu entre deux pierres et préparent leur repas. Puis ils s'étendent où ils peuvent, dans ces caravansérails toujours remplis, s'enveloppant dans leurs pauvres couvertures — car le froid est rigoureux là-haut et éprouve les gens accoutumés au soleil brûlant de la plaine. Ainsi se reposent-ils quelques heures, avant de repartir pour obtenir le *darshana*¹ du Seigneur, là-haut, en son sanctuaire.

C'est alors que, bien souvent, d'un groupe de femmes, s'élève un chant, d'ordinaire un refrain ou une phrase unique indéfiniment répétée sur un rythme envoûtant. C'est Shiva, c'est Râma, c'est Krishna, dont on rappelle ainsi le nom avec amour, que l'on prie et que l'on chante, oubliant dans le souvenir de Dieu toute la fatigue de la route.

Les hommes, eux, à ce moment, se mettent parfois à faire de la théologie. Il y a toujours, en effet, parmi les pèlerins, quelqu'un qui a lu davantage et qui trouverait égoïste de garder sa science pour lui seul. Ses voisins l'écoutent, généralement avec grande attention, lui répondant, approuvant, discutant, demandant de nouvelles explications. Cela peut durer des heures. Tard seulement dans la nuit, les demandes deviennent plus rares, plus brèves, bientôt se réduisent à quelques monosyllabes à peine articulés, tandis que le discoureur, lui, continue inlassablement et toujours à voix très

1. Le sens des termes qui ne sont pas expliqués dans le texte insuffisamment éclairés par le contexte est donné dans un bref *Vocabulaire* qui se trouve à la fin de cet article.

haute, insoucieux de l'assoupissement de ses auditeurs, jusqu'à ce que le sommeil le gagne à son tour.

C'est alors le grand silence, que seule rythme la respiration des dormeurs. Il n'est plus interrompu que par les pleurs des enfants et les oraisons jaculatoires de ceux qui ne parviennent pas à s'endormir et de ceux qui se réveillent : « Om, Shiva, Shiva », murmure l'un. « Om, Krishna, Krishna », entonne un autre.

A peine le jour commence-t-il à poindre que l'on s'étire sous les couvertures, dans les chambres et les vérandas des caravansérails. Les hommes réveillent femmes et enfants ; chacun descend faire sa toilette matinale. Quand on le peut, on prend une tasse de thé bien chaud à l'auberge, et, très vite, on charge le sac, on prend le bâton et on se remet en marche.

Chaque jour ce sont de nouveaux visages sur la route et dans les caravansérails. Et cependant ce sont toujours les mêmes pèlerins, les mêmes gestes, les mêmes chants. L'homme, quel qu'il soit dans la plaine, n'est plus ici qu'un pèlerin qui « remonte » à Dieu.

Elles sont dures pourtant, les étapes de la route, dans cette « remontée ». Pentes à gravir, à descendre, sans cesse, suivant les caprices de la montagne, la succession des gorges, la direction des vallées. Souvent les sentiers sont à peine tracés. Cailleux presque toujours ; boueux et terriblement glissants, quand la pluie s'en mêle. Étroits parfois à faire frémir : deux ou trois pieds de large, creusés en pleine falaise, l'abîme à pic en dessous, à quelques centaines de mètres... Parfois, pour pont, une poutre jetée en travers d'un torrent.

Au fond du ravin, le Gange coule sur ses cailloux, impétueux, se lançant de roche en roche, dans un fracas qui se répercute contre les falaises, amplifié et multiplié en échos infinis. Même lorsque les falaises s'écartent, le fleuve accepte rarement d'élargir son lit ; il se prélassé alors en de lents et voluptueux méandres, comme s'il voulait se reposer quelques instants au moins de sa course hallucinante, et ménager les

pèlerins, dont la marche, sur le chemin de la berge basse, est enfin moins dure.

Partout la nature est magnifique. Elle appelle à la joie esthétique, mais plus encore à la joie spirituelle, à l'action de grâces de ceux qui, en tout lieu, savent reconnaître la main et le visage de Dieu. De chaque côté du chemin, c'est en effet la haute montagne, avec ses pentes couvertes de sapins et coupées de gorges où se déverse incessamment l'eau des sommets. Au loin, à travers les cols, ce sont les hautes neiges, dont la ligne change à chaque détour du sentier et la couleur à chaque nouveau rayon du soleil.

Mais, de la beauté des paysages, les pèlerins, dans leur ensemble, n'ont cure. Leurs corps, leurs pieds, leurs épaules sont trop pesants de fatigue, pour qu'ils pensent même à lever les yeux pour admirer. Pour eux, seul compte le but du pèlerinage, le *darshana* du Seigneur en son sanctuaire. La route, qu'importe ? Le paysage, qu'importe ? Unicité d'intention et concentration intérieure qui sauvent des sirènes de la route et empêchent de se complaire et de s'arrêter à ce qui n'est point l'essentiel : ceci même qui rendit possible aux sages et aux rishis de l'Inde de pénétrer jusqu'au plus intime du mystère de l'Être et du Soi — jusqu'aux « Sources ».

Cependant, quelles que soient leur fatigue et leur concentration intérieure, il est peu de pèlerins qui, se croisant, ne se lancent joyeusement le salut traditionnel du pèlerinage : *Ganga mayi ki jai !* (Salut, Mère Gange !).

Celui qui va vers la Source, ou en redescend, son visage ne rayonne-t-il pas déjà du mystère de cette Source ? Où donc Dieu est-il plus présent que dans ses saints ? Comment le Seigneur ne serait-il pas déjà chez celui qui n'a plus en son cœur qu'un unique désir, celui du Seigneur ? C'est pourquoi, à chaque fois qu'ils se rencontrent, les pèlerins se renvoient mutuellement leur cri d'amour et de louange pour Mère-Gange, ici *mourti* et manifestation par excellence du mystère de l'Amour et de la Grâce.

Parfois aussi, le salut est plus direct : Salut au pèlerin du

Gange ! Salut au pèlerin du Kédar ! Ou bien, c'est le mantra rituel : *OM, namah shivâya !* (OM, gloire à Shiva !). Et sur la route de Badrinath : *OM, namo nârâyanâva !* (OM, gloire à Narayana !). Quel qu'il soit, aucun n'est indifférent à l'autre, sur la route du pèlerinage. Tous sont frères en cette remontée. Tous communient en l'unique Source.

Dans cette foule de pèlerins, les sadhous sont toujours nombreux, et c'est normal. Ne sont-ils pas par vocation le signe même des sources, au milieu de leurs frères les hommes, le signe de Shiva, le Seigneur des Sources et des Sommets, le rappel permanent de cette Présence que les foules s'en vont chercher aux sanctuaires lointains ?

Toutes les espèces y sont représentées, depuis les sannyasis distingués, suivis de coolies et marchant le transistor à la main, jusqu'aux pauvres hères tout nus, le corps frotté de cendres et tenant seulement entre leurs mains leur bol à aumône. Et puis tout l'entre-deux : demi-nus, ou couverts des défroques les plus invraisemblables pour se garder du froid, à l'épaule des ballots de toute espèce ; à la main, le trident ou le *danda*, signe de leur ordre ; les yeux égarés parfois de monomaniaques, souvent aussi et davantage encore, des yeux doux et profonds, reflétant le mystère du dedans.

Sur la route, les sadhous ont leur rythme propre, et aussi leurs rites. Ils ne sont jamais pressés comme les autres pèlerins. Leur vie n'est-elle pas par tradition une perpétuelle errance, un perpétuel cheminement, l'hiver sur les routes de la plaine, l'été dans les sentiers de la montagne, de village en village, de temple en temple, de pèlerinage en pèlerinage ?

Le matin, alors que les autres pensent avant tout au bol de thé qui les empêchera de geler, les sadhous s'en vont à quelque source ou quelque ruisseau voisin pour prendre leur bain dans l'eau glacée. Puis, ils rentrent dans le dharmasala pour leurs mantras et leur méditation. Plus tard seulement ils partiront, le plus souvent en groupe. S'ils ont d'aventure quelque monnaie, ils cuisineront une fois arrivés à l'étape ; sinon quelque pèlerin charitable se fera une joie de partager avec eux son repas. Le

soir, alors que les autres chantent ou sont déjà endormis, les sadhous, eux, prolongent leurs prières, souvent devant quelque icône conservée précieusement au fond de leurs sacs, et qu'ils déposent respectueusement devant eux contre le mur, entre des bâtonnets d'encens.

On meurt parfois sur la route du pèlerinage, ayant trop présumé de ses forces. On n'a pu supporter la nourriture, le froid, la pluie, l'air trop vif des hauteurs.

Alors on s'assoit sur le bord de la route. Fortunés ceux qui voyagent en groupes, sinon qui saurait dire si l'homme couché contre le talus se repose simplement ou bien est près de rendre l'âme ?

Il y a sans doute quelques postes de secours dans les dharmasalas les plus importants. Mais il faut d'abord les atteindre, ces dharmasalas. Et que faire, quand les jambes refusent tout service ? Et puis quand l'heure est venue, qui peut lutter contre l'appel de Dieu ?

Qui d'ailleurs se plaindrait d'être rappelé au cours de son pèlerinage ?

La mort sur le chemin de la Source, n'est-ce pas l'atteinte immédiate de la Source ?

Et, si c'est sur le chemin du retour que la mort attend, qui donc ne chanterait en toute sérénité et joie son *Nunc dimittis* ?

Parfois l'appel est brutal quand, par exemple, un autocar verse dans le Gange du haut d'une falaise de cinq cents ou mille pieds.

Quand l'heure est venue pour le pèlerin de passer à l'au-delà, ses compagnons l'entourent et chantent avec lui le nom de Dieu.

On fait un brancard de quelques branches, on descend le corps au Gange, un brahme psalmodie les mantras védiques, puis le feu est mis au bûcher funéraire.

Le lendemain matin, on jette les cendres dans les eaux saintes, et ceux que l'heure n'a pas encore atteints continuent leur chemin vers la Source.

L'homme est retourné à son Dieu.

Cependant quand un sadhou meurt, on ne le brûle pas.

Sa consécration l'a mis à part, et le feu intérieur qui le consuma détruisit plus sûrement ses impuretés que tout feu matériel ne saurait le faire. Et puis le sadhou n'a plus de foyer. Il n'a plus de droit au feu — le signe de la vie d'homme. Où prendrait-on le feu qui allumerait son bûcher ?

Le sadhou est simplement mis en « posture de contemplation », les jambes croisées au-dessus des cuisses. On le dépose ainsi au milieu du fleuve, le corps recouvert d'un tas de pierres.

Nul jamais ne pleure le sadhou, car, en exhalant son dernier OM, il a obtenu ce pour quoi il avait tout laissé.

Heureux qui meurt à Bénarès, la cité sainte, dit la Tradition.

Plus heureux encore celui que la Source engouffre !

C'est ainsi que chaque année l'Inde remonte vers ses sources, vers ces sommets d'où coule la grâce, aux grands sanctuaires des Himalayas.

IV

Il fallait bien alors que le Christ lui aussi montât aux Himalayas, comme il était monté jadis à Jérusalem et au Calvaire.

Qu'il y montât, non plus seulement en la personne de ceux qui sont siens sans le savoir et qui L'adorent encore et Le servent sous des images et des signes dont ils ne perçoivent pas le sens final, mais en la personne enfin de ceux dont le front fut signé de la sainte croix et qui portent son nom gravé au plus profond de leur cœur.

Qu'en leurs corps pesant de fatigue Il offrit au Père le prix du rachat des hommes ; qu'en leurs yeux ravis de la beauté des cimes Il dit au Père la joie rayonnante des rachetés ; que, par leurs lèvres avides enfin, Il abreuvât son Eglise aux sources admirables...

Qu'en eux Il réalisât tous les symboles et comblât toutes les attentes, qu'en eux enfin Il amenât tous les signes à la Réalité qui est Lui !

Car le Christ lui aussi est le Dieu des Hauteurs. C'est sur le Mont qu'Il donna aux disciples la charte de l'Evangile ; sur le Mont qu'Il leur apparut dans sa gloire ; sur le Mont enfin qu'Il les emmena pour les bénir une dernière fois et disparaître à leurs yeux de chair — cette Transfiguration dernière, plus mystérieuse encore que celle du Thabor, et qui annonçait son *darshana* définitif, son épiphanie dans l'Esprit, au plus profond des âmes.

Avant de mourir, n'avait-Il pas dit à ceux qui Le cherchaient : « C'est quand Je serai élevé de terre — par la Croix d'abord, par l'Ascension ensuite — que J'attirerai tout à moi » ?

C'est sur les nuées enfin qu'Il apparaîtra quand Il reviendra, enveloppé Lui-même, dit l'Ecriture, dans ces nuages qui enveloppent les cimes.

C'est Lui la Cime que signifie toute cime. Il est ce sommet qui s'élève en plein ciel pour y capter l'Etre et la Vie. De son Chef, Il pénètre jusqu'au plus haut du mystère du Père. La Terre, elle, est l'escabeau de ses pieds, plus encore la base solide en laquelle Il s'enracine jusqu'en la profondeur la plus dense de notre humanité.

Il est Celui que signifiait le mythe de Shiva, l'Ascète des Himalayas, lequel recevait sur son chef la grâce d'en-haut et par son corps la faisait ruisseler sur les hommes. Il est le Médiateur, Celui en qui Dieu se fait connaître à l'homme et lui donne la joie de contempler son Visage.

Il est cette Colonne de Lumière et de Feu que chantait le mythe de Shiva-Arounachala, qui pénétrait les cieux, s'enfonçait en terre, et nul homme, nul dieu ne put jamais savoir jusqu'où elle montait, plus haut que tous les cieux, ni jusqu'où elle descendait, plus profond que le centre même de la terre...

Il convenait en vérité que le chrétien lui aussi vînt adorer en ces hauts lieux, qu'il vînt y « accomplir » tous les signes,

tous les mythes, toutes les images, y porter jusqu'en sa *res*, sa réalité christique — donc eucharistique — l'immense sacrement cosmique.

Plus que tout autre, sans aucun doute, il revient au chrétien de venir méditer ici la montée de la terre vers le ciel en ses sommets neigeux, la descente du ciel jusqu'en terre sous la forme de nuées épaisses et lourdes des eaux vivifiantes — leur rencontre alors au mystère de ces hauts pics qui captent et retiennent sur leurs flancs l'eau du firmament avant de la déverser sur la terre des hommes.

Le Christ est le Sommet de tout. Il est l'Everest de la divine Manifestation. Il est la Source d'où se répandent à flots la grâce et l'amour du Père. C'est de son flanc ouvert par la lance du centurion que jaillit l'Eglise sur le Golgotha, en même temps que le sang et l'eau, signes du bain rédempteur et de la coupe de vie.

Il fallait que le Christ montât le sentier qui gravit le Mont qu'Il est lui-même.

Il fallait qu'en la personne des siens Il montât jusqu'à *Soi*, de cette montée qui ne s'achèvera qu'au jour eschatologique, au jour des consommations ultimes puisque, selon saint Paul, la plénitude n'est réalisée dans le Christ que lorsque tous enfin sont en Lui, Lui-même désormais et pour toujours tout en tous et en tout.

Le temps de l'Eglise, ce n'est rien d'autre en réalité que l'accomplissement de cette montée au mystère de l'Esprit.

L'Eglise en effet dure dans le monde et le chrétien pèlerine dans le temps — le temps de la montée à Jérusalem, de la montée au Calvaire, du retour aux Sources.

La Source c'est le cœur du Christ, la Source c'est le sein du Père.

V

Un jour donc il me sembla que, moine chrétien, j'avais ma place toute marquée parmi la foule des pèlerins qui se rendent chaque année aux hauts-lieux des sanctuaires himalayens.

Je me rendis d'abord au Kédarnath, le lieu d'origine de la Mandakini, à près de quatre mille mètres d'altitude.

C'était en fin de saison. Il n'y avait plus sur la route que de rares pèlerins. Pendant trois jours, presque seul et pratiquement silencieux, depuis Rudraprayag, je remontai les méandres de la rivière. La route était dure, mauvaise, souvent coupée de ruisseaux en crue qui obligeaient à de pénibles détours. La pluie fréquemment tombait, rendant l'ascension plus difficile encore. Cependant, à chaque détour du sentier et du torrent, c'étaient des beautés de nature que l'homme avec tout son génie sera à jamais incapable d'égaliser, ces cascades et ces chutes d'eau surtout nourries par les pluies de septembre et qui, de partout, tombaient à pic dans la vallée, de plusieurs centaines de pieds de hauteur.

Plus j'avancçais, plus le monde me devenait lointain. Ses villes, ses bruits, ses véhicules, tout cela me semblait comme abandonné très loin, de plus en plus loin derrière. Et plus s'estompait le souvenir du monde, plus aussi la paix envahissait l'âme.

C'était comme si, à chaque pas, on pénétrait toujours plus profondément *en soi*, on se rapprochait davantage de ses origines essentielles — à chaque pas de la montée par le chemin dur ; trempé, haletant, courbé sous le poids du sac qui devenait chaque minute un peu plus lourd, enveloppé de la brume qui partout s'élevait du sol.

La dernière étape fut particulièrement rude, pendant huit ou dix kilomètres. Il fallait s'arrêter constamment, déposer le sac, reprendre haleine.

J'arrivai à Kédarnath en fin d'après-midi, épuisé, par un brouillard épais qui couvrait et cachait tout, pénétrant tout d'une humidité glaciale. Rien ne pouvait se distinguer des hauts pics de sept et huit mille mètres, qui, me disait-on, se dressaient juste à proximité. A peine pouvait-on deviner les contours du Temple qui s'élevait à l'extrémité du village, à l'endroit précisément où les multiples filets d'eau coulant du glacier supérieur formaient enfin un ruisseau, la Mandakini.

Je montai jusqu'à ce Temple pour assister à l'offrande du soir. Puis j'errai dans le hameau, en quête de nourriture et d'un gîte pour la nuit. Quand on m'eût donné une chambre, je m'y enfermai et, enveloppé de couvertures, tâchai de m'endormir.

Vers minuit, soudain, je me réveillai ; j'eus alors l'idée d'entrebailler la porte et de risquer un œil dans la nuit froide.

Merveille ! Plus de traces de brouillard. Un ciel d'une limpidité que ne ternissait plus le moindre nuage. La lune, en son plein, brillait au zénith. Elle éclairait le village et son temple. Elle se reflétait argentée dans les ruisselets qui sillonnaient le sol. Elle révélait surtout dans tout leur éclat les flancs et les cimes enneigées des sommets vertigineux : le cirque de monts et de neiges au milieu duquel jaillissaient *les eaux*, le sanctuaire non fait de main d'homme que la nature avait érigé à la gloire de Shiva, le Seigneur du Kédar (*Kedar-natha*) et vers lequel les hommes, de partout dans la plaine, montaient pour adorer.

Eblouissement au dehors, éblouissement au dedans. Tout n'est-il pas signe ? Et n'est-ce pas de l'unique Mystère que tout est signe ? L'atteinte au mystère même de cette naissance indécidable de soi, à la fois au fond du cirque des montagnes neigeuses et au haut du sentier inexorablement grim pant, à la fois aux origines d'où tout vient et se répand, et aux consommations, vers quoi tout tend, où finit la route et où tout se recueille...

En vérité, n'est-ce pas le Christ qui est l'unique Seigneur du Kédar ?

Il n'est qu'une Naissance, au sein même de l'Etre, celle en laquelle l'Etre à soi-même se révèle, en ce lieu au-delà de tout lieu, d'où tout vient et à quoi tout retourne...

Il n'est qu'une Source.

VI

Quelques années plus tard, je montai à Gangotri.

Avec les pèlerins cette fois — car on était au mois de juin, la pleine saison des pèlerinages — je suivis la Bhaguirati par les chemins rocailleux et escarpés, ma besace sur l'épaule, à la main mon bâton de bambou, échangeant avec les passants le salut traditionnel au Gange, l'*Alma Mater*, plus souvent cependant leur répondant le OM, qui, dans la montagne, est le salut habituel qu'on adresse au sadhou et qu'on attend de lui en retour.

OM, en effet, n'est-ce pas le *mantra* par excellence, sinon l'unique, du vrai sadhou, surtout du sadhou pèlerin ? Tout au long de la route, n'est-ce pas le OM qui sourd de son cœur comme il sourd du fleuve, de la montagne, de la forêt, comme il sourd de chaque être vivant rencontré sur le chemin ? Le OM qui se délivre au bruit du Gange, au frémissement des feuilles, au gazouillement des oiseaux, qui se répercute indéfiniment sur les falaises à pic, et qui trouve au cœur du sadhou comme un écho infini où il rejoint le OM primordial au silence duquel tout est dit ?

Et ce OM qui sourd de son cœur, tout au long de la route aussi, le sadhou pèlerin le murmure de ses lèvres. Il le psalmodie à mi-voix quand la fatigue n'est pas trop grande. Il s'essaie encore à le prononcer pour tâcher d'oublier cette fatigue. Alors, quand il croise d'autres pèlerins, il lui suffit de le dire un peu plus haut pour répondre à leur salut et les bénir au nom de Dieu.

J'atteignis ainsi le lieu de la source, remontant pas à pas le cours du fleuve, comme au rebours de tout ce qui en moi cherche à s'échapper vers le dehors, au rebours du désir et de la pensée elle-même, laissant sans cesse un peu plus loin derrière moi le monde et ses attraits, mes soucis et mes préoccupations, mon envie de savoir, de spéculer, de tout comprendre des choses — en route vers le silence des origines.

On me donna une hutte en bois dans un enclos réservé aux sadhous, de l'autre côté du fleuve naissant.

Je pris deux jours pour faire connaissance des gens et reconnaître les lieux, puis j'entrai dans le grand silence. J'avais

décidé en effet que je profiterais de ce séjour à Gangotri pour vivre au moins pendant quelque temps en *mouni*. Je ne me permettrais que juste les quelques signes absolument indispensables. Qui plus est, je n'avais emporté aucun livre. Je voulais faire l'expérience de cette nudité intérieure, qui réfléchirait plus sûrement, je l'espérais, le mystère dont j'étais ici enveloppé. Je voulais ainsi participer de plus près à la vie de mes frères sadhous et tâcher de saisir, en l'éprouvant personnellement, ce qui se passe dans le silence intérieur et extérieur de l'âme des *mounis*.

Chaque jour, dans la matinée, en silence bien entendu, les reins ceints de mon pagne ocre et les épaules couvertes d'une vieille couverture de même couleur, je me mêlais aux autres sadhous pour aller chercher ma nourriture à l'*anna-kshétra*. Aux principaux lieux saints de la montagne en effet, il y a toujours de ces *kshétras* où les sadhous sont nourris « pour l'amour de Dieu ». Ces fondations pieuses datent maintenant de plusieurs générations et sont sans cesse entretenues et renouvelées par les pieux Hindous, soit à l'occasion de leur venue ici en pèlerinage, soit à la suite de quelque vœu ou d'événements marquants de leur vie familiale.

A la queue leu leu, nous nous présentions donc à la porte de la cuisine du *kshétra*, tendant nos mains pour recevoir quelques galettes de millet ou de blé, puis nos pots pour recevoir la louche de lentilles ou de pois cassés. Comme le pèlerinage battait son plein, il arrivait alors, à notre grande joie, plusieurs fois par semaine que quelque riche pèlerin offrit aux saintes gens que nous étions une nourriture plus abondante et plus raffinée, surtout de ces mets sucrés dont l'Inde du Nord est particulièrement friande. Parfois, il préparait lui-même ce repas et nous le servait en personne aidé de sa famille. D'autres fois, le donateur faisait tout préparer et servir par le *kshétra*, mais il se tenait lui-même à l'entrée de la cuisine, saluant respectueusement et remerciant les sadhous qui avaient daigné accepter son offrande de nourriture.

Avant de prendre ce repas, j'allais, comme il se devait, prendre mon bain dans le Gange. Eau de glace en vérité, tout

juste jaillie des neiges des cimes. Le court instant pendant lequel on se plonge — trois fois, rituellement — dans le courant glacé brûle comme une piqûre de scorpion et engourdit tout le corps. Symbole du contact avec la « source » : qui peut supporter le contact direct avec les archétypes de ses profondeurs ? Celui qui osa jamais penser ou parler de Dieu ne se trouve-t-il pas littéralement figé quand enfin il est confronté avec la réalité de Dieu ? Heureusement le soleil alors haut dans le ciel avait tôt fait de réchauffer le corps nu et cela aussi était un symbole...

La plus grande partie de la journée, je demeurais dans ma hutte, ou bien assis dans un coin à l'intérieur, emmitoufflé de couvertures, ou bien, quand le soleil donnait, dehors, sous l'étroite véranda, face aux grands pics.

A l'Est en effet, la montagne s'entrouvre et laisse apparaître au loin les très hautes cimes, toujours couvertes de neige. Murs de neige ici, là chaînes striées qui rappelaient des cathédrales flamboyantes. A côté, une aiguille piquant droit vers le firmament ; surtout un cône extraordinaire, dont la blancheur se découpe sur le bleu du ciel, un *Arounachala*, mais élevé à des hauteurs vertigineuses, qui vous regardait, vous appelait, vous fixait en son mystère.

Les nuits étaient rarement claires. Une fois ou deux seulement la pâle clarté de la lune prêta à cet horizon les couleurs de rêve qui m'avaient enchanté au Kédar. Mais les matins étaient généralement magnifiques, quand les premiers rayons du soleil, *arouna*, venaient caresser les hauts pics. Et le soir, longtemps encore après que l'ombre ait recouvert la haute vallée de Gangotri, par delà les montagnes du Sud, le soleil couchant venait encore saluer les grandes cimes.

Tout près de moi, à mes pieds, c'était la cascade du Gau-rikund. Le torrent y avait creusé dans le roc comme des bouches par lesquelles il se déversait avec un bruit de tonnerre cinquante pieds plus bas. Cent mètres plus loin, il y avait une autre cascade plus bruyante encore, car en ce lieu la gorge se rétrécissant ne laissait plus qu'un étroit passage, ce dont le

Gange se vengeait en rugissant et en frappant l'obstacle avec plus de véhémence encore.

Sous le soleil de juin, les neiges fondaient cependant, et le torrent s'enflait chaque jour un peu plus. Les bouches du Gaurikund furent bientôt recouvertes. D'une berge à l'autre, ce ne fut plus qu'une mer moutonnante, une succession de vagues échevelées, se poursuivant, se rattrapant, se heurtant, se fracassant contre les roches. Dans leur retombée au fond de la cascade elles lançaient leurs embruns à plus de cent pieds en l'air, le soleil se mirant alors en un merveilleux arc-en-ciel dans le brouillard qui s'élevait de leurs crêtes.

Le bruit arythmé des cascades se développa alors en une immense clameur qui comprenait tout mais où rien n'arrivait à se fondre : le ruissellement des eaux, la frappe contre les rochers, le roulement des cailloux, la lutte entre les eaux qui s'entrechoquaient. Dans mon vide mental, cela prenait parfois des formes hallucinantes qui me réveillaient la nuit. C'était des chœurs de cathédrales aux voix multiples avec accompagnement de grandes orgues. C'étaient des psaumes en faux bourdon qui déroulaient leurs versets, je n'avais qu'à tendre l'oreille pour reconnaître les paroles. C'étaient les chants et les cris de la foule dans la *Jeanne au bûcher* de Honegger. C'étaient des bruits de cloches et de tambours innombrables, s'appelant, se recouvrant, se répondant indéfiniment. Parfois c'était une multitude inimaginable de *siddhas* qui surgissaient de chaque anfractuosité de la montagne, qui jaillissaient des eaux du Gange et qui sauvagement chantaient *Shiva, Shiva*, hors toute mesure. C'était souvent aussi, Dieu merci, des litanies de OM recueillies et reposantes, qui pénétrant plus profondément que tout le reste, venaient rythmer, exprimer et délivrer le silence de mon esprit.

VII

L'après-midi j'allais souvent me promener dans la forêt de pins qui, à flanc de coteau, borde le fleuve en aval. Ou bien j'allais le long de la rive même, grim pant, escaladant, sautant

même, selon les caprices du fleuve et de la falaise, de rocher en rocher.

Il y avait un peu partout de ces huttes cachées sous les arbres, de ces grottes à l'ouverture dissimulée dans la paroi d'un rocher, où vivaient des sadhous. Certains d'entre eux venaient chaque matin avec moi au *kshétra*, d'autres ne quittaient point leur demeure, vivant des fruits de la jungle ou de la pitance qu'ils se préparaient eux-mêmes. Plusieurs étaient nus ou à peu près, et même quelques-uns d'entre eux passaient ici tout l'hiver, par six pieds de neige. Naturellement, il y avait aussi des sadhous « distingués », ceux qui ont pignon sur rue, et qui laissent pendre à chaque porte et fenêtre de leur logis une pancarte déclinant leurs noms, titres et qualités. C'était bien entendu une invitation aux pèlerins toujours avides de bénédictions, à entrer, à se prosterner, à écouter les instructions spirituelles du « maître » et — cela se devine — à déposer à ses pieds en partant une offrande généreuse. Il va sans dire que ceux-là n'allaient point avec nous au *kshétra* : ils auraient dérogé. Des disciples plus ou moins bénévoles pourvoyaient à tous leurs besoins.

Un jour j'étais descendu tout près du lit du Gange par un minuscule sentier, de l'autre côté de la cascade du Gaurikund. Appuyé contre un pin, simplement je regardais le fleuve couler. J'entendis alors comme un bruit de mains frappées l'une contre l'autre qui semblait m'appeler. Soucieux de ne pas interrompre mon silence, je fis mine de ne pas entendre. Une forme nue cependant eut tôt fait de s'approcher de moi et de m'inviter à la suivre. Je fis signe que je ne parlais pas. Le nu me fit signe que lui aussi était un silencieux. Il insista par gestes pour que je le suivisse. Il me conduisit à sa hutte, faite de planches brutes et de branchages, dans le prolongement d'une grotte. Il me fit asseoir sur le sable. Il y avait au milieu de la hutte un foyer avec un feu de bois. Sur un trépied se trouvait une marmite, qui contenait son dîner. Par signes toujours, il me demanda si j'avais pris mon repas. Sur ma réponse affirmative, il retira la marmite du feu et la remplaça par un pot de cuivre. Il y versa de l'eau du Gange et la mit à bouillir. Il écrasa

quelques grains de poivre qu'il y jeta, ajouta du thé, du sucre, du lait, passa le tout dans quelque haillon et m'invita à boire la décoction. Tout comme au bon vieux temps de la Thébaidé et de Scété, n'est-ce pas ? sauf le thé et la neige.

Assis en face l'un de l'autre, de chaque côté du foyer, nous nous regardions. Il me montrait le Gange, par une ouverture ménagée dans la paroi. Il me faisait comprendre que, pour lui, le Gange était tout. Le regarder lui suffisait pour oublier tout le reste. Les choses du dehors, son corps lui-même, sa pensée, tout disparaissait, on le devinait à sa mimique, quand son regard se tournait vers le flot sacré. On devinait aussi qu'en son cœur il n'y avait place que pour la paix et pour la joie, une sérénité que rien n'avait le pouvoir de troubler, une joie totale, car il était comblé, et nul désir ne pouvait désormais venir altérer sa félicité.

Près de lui il y avait un morceau d'ardoise cassée et un crayon. Je les lui demandai. Mon hindi sans doute était bien pauvre, et encore plus pauvre écrit que parlé. Néanmoins je voulais en savoir un peu plus sur mon hôte. C'est ainsi que j'appris qu'il vivait depuis douze ans dans un silence total, partageant son temps entre Rishikesh et Gangotri. Je lui demandai son *mantra*, sa prière. Il m'écrivit immédiatement : OM, *Ganga Māi* ! OM, Mère Gange !

L'acosmisme pur en vérité !

Acosmisme de ces sommets vêtus de neige, qui captent la fécondité du ciel. Ils la retiennent à leurs flancs nus. Cependant ils n'accrochent rien à eux. C'est la neige qui s'accroche à eux, un temps, le temps de prendre contact avec la terre. Puis elle descend en torrents sur le monde. Le haut pic, lui, demeure immobile, *a-cala*. Le soleil levant le caresse. Le soleil couchant lui envoie son dernier baiser de lumière et de chaleur. La lune s'élève et se reflète sur lui, à son tour elle l'enveloppe et elle aussi le baise. Il brille à nouveau, mais lui ne sait même pas qu'il brille, ni que, du ciel, on le regarde, ni que, de la terre, on l'admire. Les nuages montent, le recouvrent, le dérobent aux yeux de l'homme. Lui ne bouge pas, *linga* superbe, se dressant seul et unique dans le ciel, Shiva sous sa forme de montagne.

Le vrai *mouni*, c'est celui qui n'a plus besoin de parler, ni au-dedans, ni au-dehors. S'il lui faut encore *parler* à Dieu, à un Dieu qu'il concevrait ou imaginerait encore sous quelque forme, cette forme fût-elle au dedans de lui, à quoi bon faire le muet au dehors? Qu'il reste alors avec les hommes, et qu'il chante en chœur avec eux. Le *mouni*, c'est celui qui a découvert en soi le Transcendant et n'a plus été capable de subsister devant lui; *A, a, a Domine*, comme disait Jérémie, *nescio loqui*, Seigneur je ne sais plus rien dire. Il se tait. Tout est fini. Et il ne s'amuse pas à répéter, comme les esthètes de la Transcendance, qu'il se tait et que Dieu est indicible...

Henri LE SAUX

Ce texte constitue le début d'un ouvrage qui sera publié prochainement aux Editions du Seuil, à Paris, sous le titre Une messe aux sources du Gange.

Vocabulaire

A-CALA. Im-muable, montagne.

ANNA-KSHETRA. *Anna* : nourriture ; *kshétra* : champ, lieu, lieu saint.

AROUNA. La couleur rosée du ciel au soleil levant, le soleil levant lui-même.

AROUNACHALA. Colline et pèlerinage fameux du pays tamoul (*Arouna, A-cala*).

DANDA. Bâton à nœuds, propre à certains Ordres.

DARSHANA. Vision, vue ; particulièrement la vue de Dieu, d'un saint, d'une idole, d'un temple, d'un lieu sacré, etc..

Jl. Ce suffixe est une particule honorifique habituellement jointe aux noms propres dans le Nord de l'Inde.

HARI. Nom divin, spécialement de Vichnou-Khrishna.

LINGA. Signe ; très particulièrement la pierre debout cylindrique qui, signe du Sans-Forme, est le centre du culte dans les temples shivaïtes.

MAI. Mère.

MANTRA. Formule de prière ou d'incantation.

MOUNI. Ascète, spécialement celui qui a fait vœu de silence (*mauna*).

MOURTI. Forme, manifestation ; idoles des temples, membres des ashrams.

NATHA. Seigneur.

OM. Le *mantra* par excellence, d'origine védique, chanté et médité par toute l'Inde. Il signifie l'ineffabilité de Dieu. Il représente le « son » ineffable en lequel tout fut fait et en lequel aussi tout retourne à Dieu, son origine.

PARIVRAJAKA. Autre nom des sadhous ou sannyasis. Il se réfère à leur perpétuelle « errance » (littéralement : circum-ambulant).

SADHOU. Bon, vertueux ; par extension, renonçant.

SANNYASI. Celui qui a renoncé au monde par un vœu définitif.

SIDDHA. Etres fabuleux qui sont supposés demeurer dans les lieux saints et dans certaines régions du ciel. Etymologiquement, *siddha* signifie quelqu'un qui est parvenu à la perfection, qui est totalement « accompli ».